

## Paul Beudard

### Paul Beudard, mon père, un doux philosophe



Mon père était un homme doux et tolérant ce qui était une qualité dans l'exercice de son métier et presque un défaut au sein de sa famille. Il ne faisait presque jamais preuve d'autorité et ma mère avait fort à faire pour gérer les problèmes. En fait, c'était elle qui décidait et qui grondait. Mon père vivait sur la planète philosophie. Il adorait son métier mais en supportait difficilement les contraintes.

Comme un enfant, il retardait toujours le moment de "faire ses devoirs", pour lui, de corriger ses copies. Cela dit, il y passait beaucoup de temps, annotait en rouge de son écriture moyenâgeuse les travaux de ses "disciples".

Il aimait la liberté que lui donnait sa profession, il aimait aussi beaucoup ses élèves, les grands surtout des classes de philo, de maths élem, de sciences ex... Les petits de 6ème qu'on lui confia pour compléter son service, par des cours d'histoire et d'instruction civique, ne comprenaient pas bien sa bonhomie souriante, sa patience et profitaient de sa faiblesse. Mais ils étaient aussi intéressés par son discours illustré de nombreuses anecdotes vivantes que sa mémoire "légendaire" lui avait permis d'enregistrer.

Bref, au collège (on l'appelait ainsi) de La Châtre, il était heureux et bien à sa place.

Paul Marie Arthur Beudard est né le 28 septembre 1908 à Bourges. Son père était militaire de carrière, sa mère sans profession. Fait rarissime à l'époque, Monsieur et Madame Henri Beudard, ses parents, divorcèrent alors que Paul avait 10 ans et sa sœur Germaine, 3 ans. Ils n'étaient pas faits pour s'entendre, et Jeanne André "confite en dévotion" comme disait mon père avait beaucoup de mal à assumer ses devoirs d'épouse et de mère. Les deux enfants furent plutôt élevés par la grand-mère Titi (Marie-Geneviève), assisté de son fils, l'oncle Raoul.

Paul, rêveur dès l'enfance, ne travaillait pas spécialement bien à l'école. Avec ses copains, il parcourait nuitamment la rue Nationale, tirant les sonnettes et embusqué sur la place de l'Abbaye, visait la butte de la Rochaille, armé de son lance-pierres. Cette enfance marginale le conduisit péniblement au bac, qu'il passa trois fois car il ne travaillait pas et était d'une ignorance "crasse" en maths. Après le bac, il se dirigea instinctivement vers des études de philosophie qu'il accomplit sans problèmes à la faculté de Clermont-Ferrand.

Son oncle Raoul finança ses premières années d'études, par la suite il fut maître d'internat au collège de Saint-Yrieix-la-Perche dans la Haute-Vienne. C'est là qu'il épousa le 20 juin 1933 Yvonne Dagois, native de La Châtre, fille du menuisier Alphonse Dagois, domicilié place du Champ de foire.

En 1934, il fut nommé au collège du Blanc dans l'Indre, dans les fonctions de répétiteur. Son expérience de professeur de philosophie est plus tardive. Il l'exerça, je pense, en 1937 ou en 1938 au lycée de Châteauroux.

Et la guerre arriva, qui le brisa.

J'écris bien qui le brisa, car avant la guerre, mon père était courageux physiquement. Il affrontait les haltérophiles à la fête de Vaudouant. Il faisait des excès de vitesse en moto, il multipliait les excentricités debout sur la selle, lâchant le guidon. Il gagna aussi le "Premier pas Dunlop" sur son vélo. Mais les cinq ans de captivité, la privation de la liberté qui lui était si chère, les conditions de vie (la faim, le froid) changèrent son comportement, le rendirent plus craintif, plus anxieux, installèrent ce détachement, cette philosophie de la vie, loin des préoccupations matérielles.

Affecté au stalag XIII B, dans l'ancienne Tchécoslovaquie, mon père et ses camarades avec lesquels il entretenait toujours de bons rapports, vivaient dans une scierie, à Bukwa, au pied des monts Sudètes. Et au retour de sa captivité, on entendait souvent cette litanie : "*Vous n'avez pas connu 5 ans de Bukwa !*", comme une révolte.

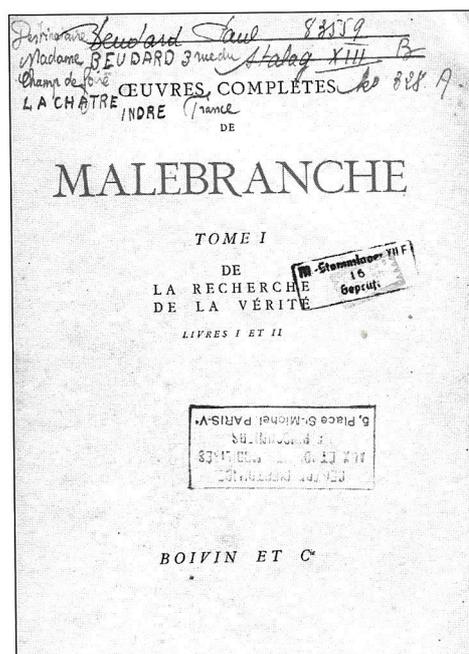
Quelques souvenirs d'enfance ravivés par les documents me permettent d'évoquer ce qui le rattachait à son métier. Comme il connaissait un peu l'allemand, il avait été nommé homme de confiance de son commando. A la scierie, il travaillait le moins possible, échangeait les paquets de

tabac contre des pommes de terre pour survivre et ne perdait pas de vue son retour à l'enseignement de la philosophie.

Ainsi, il avait demandé à ma mère de lui faire parvenir certains ouvrages de philosophes (*voir la couverture du : Malebranche*) pour mener une entreprise singulière : mettre en vers son cours de philo, afin de l'apprendre par cœur. Ce qu'il fit. Ce n'était pas très facile de réduire la philo en alexandrins. Tout un cahier de 200 pages fut consacré à ce travail.

Après la libération, mes parents se fixèrent à La Châtre où mon père fut nommé en 1946, ma mère ayant décidé de prendre la succession de sa tante, modiste. Nous habitons rue Nationale à deux maisons du collège, notre deuxième maison.

Je revois encore mon père toujours vêtu de son complet croisé, souvent bleu marine à fines rayures et coiffé de son éternel chapeau Mossant de feutre gris, acheté chez René Croux, en face du collège.



Il portait une serviette de cuir marron souple, mais pas tous les jours. Et elle était bien légère, aucun livre, seulement les paquets de copie. Certaines fois, suprême élégance, Paul Beudard partait travailler les mains dans les poches. Pour ses cours, il avait mis au point un système dont il était fier. Au creux de sa main, un papier "format timbre-poste" disait-il, lui tenait lieu de memento (*voir illustration page suivante*). Il le consultait de temps en temps. A la maison, il le rangeait dans un agenda énorme divisé en chapitres selon les thèmes des leçons.

Les anciens se souviendront des cours de philo donnés dans l'alcôve, petite salle un peu sombre du 1er étage du collège. J'ai eu mon père comme professeur de philo, (*voir la photo année scolaire 1952-53*). J'ai retrouvé le cahier de cours sur lequel nous prenions des notes. Pas un mot ne manque, presque pas d'abréviations, c'est dire que son cours était magistral mais on ne s'ennuyait pas. Il savait émailler sa leçon d'exemples vécus qu'il prenait dans sa vie de famille, en parlant de "son alevin" (mon frère), de son épouse. Quand la digression était trop longue ou trop révélatrice, je le rappelais à l'ordre, par quelques coups de stylo impérieux frappés sur le bois de ma table, il me disait : "oui ma chérie" et j'avais un peu honte de cette intimité révélée.

Nous riions souvent dans l'alcôve de cette familiarité qu'il entretenait avec ses élèves appelant Jacques de Pommeroux : "le vidame", laissant un garçon et une fille, qui se reconnaîtront peut-être, se tenir la main pendant les cours ! Il faut dire que la petite structure de classe, 16 élèves philo et maths élémentaires confondues permettait une certaine liberté dans les années cinquante.

Plus tard, à la fin des années soixante, la situation avait bien changé. Mon père écrivait : "Le collège prend des proportions inquiétantes. J'ai 33 philosophes et 17 mathématiciens, ce qui fait 50 dissertations toutes les 3 semaines. Ils n'en font qu'une par trimestre à Châteauroux. Je suis donc malgré mon âge, dans la série des courageux, les autres matières n'entrant pas en ligne de compte, les devoirs y étant différents et plus nombreux. Je commence lundi mon premier paquet, que je terminerai en une semaine car je suis libre tous les après-midi entièrement, plus le mardi et le dimanche entièrement. La philosophie a du bon..."

Quel emploi du temps idéal se diront les professeurs en activité ! Il n'a pas toujours été aussi idéal mais le mardi a presque toujours été le jour de congé de Paul Beudard. Très souvent, il partait à bicyclette pour toute la journée, à Châteauroux ou dans la Brenne, avec une petite halte à Argenton, pour dire bonjour à sa sœur. Il est même allé, deux ans de suite, en deux étapes jusqu'à l'île de Ré où nous passions nos vacances. Bon cycliste oui, mais piètre automobiliste, peu à l'aise dans les manœuvres, conducteur un peu timoré. Les anciens se souviendront peut-être de "Joséphine", la Citroën 11 CV qu'ils avaient surnommée ainsi, mon père citant volontiers, d'un ton

Cours, aide-mémoire : plié en quatre, il tient dans la main

LA RAISON.	sur la nature l'on n'a pas tout
Principes, Catégories et Raison	des catégories et les idées de la raison
Avant de l'étré de vue de Locke	Position de la question
des P. Rationnels. Il n'est pas	Les doctrines classiques
1 <sup>o</sup> Le Principe d'Identité. Chaque	L'empirisme est latent de la re
2 <sup>o</sup> Le Principe de R. Sufficiente	L'empirisme moderne de la raison
a Le P. de causalité. Elle provient	D'après Locke il n'est rien d'im
mais la notion de cause est ambiguë	de nos conceptions de la nature
Es fait l'induction consiste de la science	L'abbé de Condillac théorise sur
tel que l'phénomène est de terminer	de la cause à l'effet tous conjointe
B. Le principe de finalité cherché	Lorsque 2 phénomènes sont de union
La nature ne fait rien en vain	Le grand Herbert Spencer trouve
Critique La croyance à cette thèse	Le cerveau représente un bloc
L'empirisme en effet surprend par	Les Rationnels, ont acquis et pe
Pour l'empirisme il n'est en l'esprit	Les aspects généraux de la raison
On lui fait le grief de nier avec constance	de reconnaître sans hésiter que
Le Cartesianisme veut les mathém	une statue d'Herode est en presq
Le début le + grave est bien que le	Les principes sont im et virtuel
Par la passivité d'esprit catégorique	Pour Leibnitz l'esprit a son activité
Contre ce point de vue s'oppose avec	Cette interprétation théologique de l'
B Le Rationalisme classique	Quinze les 3 genres. L'a incorpore
L'existence d'Essences immutables	Le bon Kant la Raison n'a atteint l'absolu
Celle-ci vise à déterminer les essences	S Critique concernant les aspects ge
Les essences immuables ou l'écrit de	Même avec Aristote et Kant en con
Aristote. Le Rationalisme en fait	B L'universalité forcée de la Raison
Saint Augustin, Thomas d'Aquin	C'est surtout sur ce point que la Ration
Pour Descartes l'écrit les vérités	1. Glacé H. d'abord que la R. n'acqu
Leibnitz reconnaît dans les idées	Pourtant vice Post vrai, lie à l'écrit
	Les travaux de M. L. Brühl me
	U. Brümmer, Boris de Beauvoir
	Les pensées élevées, ou le philo

Résumé de cours, plié en quatre, il tient dans le creux de la main

admiratif, les Studebaker comme voitures de référence. De Studebaker à Joséphine Baker, il n'y a qu'un pas. Avec "Joséphine" à la peinture d'un beige jaune peu commun, aux sièges de cuir rouge qui déteignaient, nous ne parcourions pas de très longues distances : Culan, les Pierres Jaumâtres, la Boucle du pin. Une fois cependant, nous nous aventurâmes jusqu'à Saint-Nectaire, mais il nous fallut trois jours pour ce voyage exceptionnel. Mon père conduisait, ma mère retenait les hôtels, en effet Paul Beudard détestait manipuler de l'argent et ne s'intéressait guère à ce qu'il gagnait. Quand par hasard il avait quelques sous sur lui, il nous tendait son porte-monnaie pour que nous réglions

pour lui les consommations au café. Par contre, il était très attaché aux objets personnels liés à son métier : son stylo, ses buvards, sa gomme, son encre et refusait de les prêter et de s'en dessaisir.

Cet homme, à l'aise sur son estrade manifestait une timidité malade dans la rue quand par politesse, il fallait saluer les notables ou les clientes de sa femme. Il levait son chapeau seulement quand c'était vraiment nécessaire.

Au collège, ses rapports avec les autres enseignants étaient simples. Il n'y eut jamais de conflits, Paul Beudard critiquant peu les autres, étant par nature bienveillant et par ailleurs détestant se compliquer la vie.

Il parlait de ses collègues pour répéter sans cesse qu'il était en meilleure santé qu'eux, ce qui était faux. La suite le prouva.

La retraite fut pour lui déroutante. Son métier était sa vie. En 1968, mes parents déménagèrent à Neuvy-Saint-Sépulcre où ils avaient acheté une maison entourée d'un grand jardin. Mon père, pour une fois s'était occupé des transactions, enchanté par le lieu, l'espace et l'immense séquoia qui faisait office de paratonnerre (il avait une peur panique de l'orage). Malheureusement, il n'en profita pas longtemps. En 1972, il eut une 1ère attaque, une seconde en 1974, elles amenuisèrent surtout ses facultés physiques. Il lisait toujours, essentiellement des romans, mais vivait un peu isolé du monde, ne sortant guère.

Il mourut, dans la Creuse, à Sainte-Feyre, dans la maison de convalescence de la MGEN, le vendredi 17 septembre 1982.

C'était mon père.

Christiane Beudard-Leroy  
Auvers-sur-Oise Octobre 2002



Classe Philo-Maths - Année 1956/1957

1 M. Tribet 2 J.-C. Ghys 3 J.-C. Caillaud 4 P. Barrault 5 F. Vacher 6 A. Bonnin 7 B. Guesnier 8 A. Bilot 9 D. André 10 J. Viaud 11 M. Mercier  
12 J. Andrieux 13 S. Piot 14 H. Krewszoska 15 C. Marié 16 M. Auclair 17 M. Jeanot 18 Mr. Beudard 19 N. Dubray 20 M. Renoult 21 Y. Meyer